SAINT-LOUP

LA NUIT COMMENCE AU CAP HORN

UN GENOCIDE DE DROIT DIVIN

Feu et Glace

AVALON

LA NUIT COMMENCE AU CAP HORN

UN GENOCIDE DE DROIT DIVIN

16° Z
27516
(1)

DU MEME AUTEUR AUX EDITIONS AVALON

Nouveaux cathares pour Montségur

Diffusion : OGMIOS, 10 rue des Pyramides,
75001 Paris. ☏ 42 61 23 67.

AVALON BP 290-05 75228 PARIS CEDEX 05.

823

13-14

SAINT LOUP

LA NUIT COMMENCE AU CAP HORN

UN GENOCIDE DE DROIT DIVIN

Collection Feu et Glace

AVALON

PARIS

DI - 18-11-1986 - 32052

© Avalon, Paris 1986.
ISBN 2-906316-01-6

DIFFUSION : OGMIOS, 10, rue des Pyramides, 75001 Paris. ☎ 42 61 23 67

INTRODUCTION

Ce livre, paru en 1953, fut bien malgré moi, engagé dans la course pour le prix Goncourt. Un incident se produisit qui mettait en cause non seulement l'avenir de mon livre dans cette compétition, mais encore la crédibilité de cette académie littéraire. Le journal *Dimanche matin* (6 décembre 1953), en donne un compte rendu sous le titre : « Le onzième convive sera-t-il un inspecteur de police ? : Dans l'après-midi de jeudi, un inspecteur de police a rendu visite à la majorité des académiciens Goncourt en affirmant qu'il valait mieux éviter de couronner Saint-Loup, l'auteur de *La nuit commence au Cap-Horn*. Il a précisé que Saint-Loup n'existait plus en France, que l'individu se dissimulant sous ce nom vivait en Amérique du Sud. Or Saint-Loup est en France depuis plusieurs mois, après avoir effectivement vécu quelques temps en Argentine. Il fait actuellement du grand reportage à *Semaine du Monde*. Ainsi voilà la liberté, voilà comment on considère les prix littéraires en France. Nous nous doutons de l'attitude réservée à ce policier par chacun des Goncourt, mais nous attendons leur réponse collective ».

Le journal *Dinamica Social* écrit : « Cette année, parmi les quatre ou cinq titres ainsi retenus figurait un livre dont *Dinamica Social* a rendu compte il y a quelques mois : *La nuit commence au Cap-Horn* de Saint Loup. Aurait-il remporté la timbale ? Il est permis d'en douter car, depuis l'invasion de 1944, n'obtiennent le prix Goncourt que les « résistants » patentés, brevetés, décorés, etc... Et on ne savait rien de la personnalité de Saint Loup, sauf ce qu'en disait une biographie « officielle » et incontrôlable. Tout de même, *La nuit commence au Cap-Horn* aurait sans aucun doute obtenu les trois ou quatre voix de la minorité s'assurant ainsi un appréciable surcroît de diffusion. Mais la Brigade littéraire veillait ! Quelques jours avant la réunion de chez Drouant, un monsieur, un peu gêné tout de même, se présentait successivement chez tous les « Goncourt » et, après leur avoir mis sous le nez une carte d'inspecteur de police, leur tenait à peu près ce langage : « Nous avons appris que vous aviez retenu pour le vote décisif le roman d'un nommé Saint Loup. Je suis chargé de vous faire savoir que cet individu n'est autre que Marc Augier, ancien rédacteur en chef de *La Gerbe*, ancien combattant du Front de l'Est, condamné à mort par contumace pour intelligence avec l'ennemi. Je n'ai pas besoin de vous dire combien nous trouverions regrettable qu'un traître bénéficiât ne serait-ce que d'une voix ».

Dans son numéro du 25 novembre 1965, Rivarol publie sous le titre « La revanche du talent », l'article suivant : « Au mois d'octobre 1953, le directeur des éditions de Paris, Jean-Luc de Carbuccia, téléphonait à Marc Augier qui, sous le pseudonyme de Saint Loup, venait de publier *La nuit commence au Cap-Horn* chez Plon. Robert

Poulet dans nos colonnes, et André Thérive dans *Ecrits de Paris*, venaient de consacrer à ce livre deux longues et élogieuses critiques, tandis que Henri Amouroux, dans les colonnes de son journal, saluait dans *La nuit...*, un des « dix meilleurs romans français de l'après-guerre ». Jean-Luc de Carbuccia confirmait en quelque sorte ces critiques en annonçant à l'auteur que Francis Carco, quelques jours plus tôt, avait lancé le livre dans la course au « Goncourt » à la première séance de travail des Dix. En novembre 1953, nouveau coup de téléphone du même au même : « Nos chances montent en flèche, Saint Loup. Vous n'êtes pas loin de réunir la majorité des voix pour *La nuit*. Le *Figaro Littéraire et... immobilier*, a publié un écho révélant la personnalité de Saint Loup. Les Kollabos ne passeront pas ! Mais il faut croire que peu d'académiciens lisent *Le Figaro Littéraire et... immobilier*, car le beau fixe continue de régner place Gaillon. Le 4 décembre, toute la presse reproduit la déclaration de Armand Salacrou : « J'hésite encore entre Saint Loup qui, en dépit des ragots (lui a sans doute lu le *Littéraire*), a écrit un roman utile et passionnant, et Gascar qui est vraiment un écrivain ». Les Kollabos risquent donc de passer quand même ! Aussi, dans l'après-midi du même jour, un inspecteur des Renseignements généraux se présente-t-il rue de Reuilly, au secrétariat du Tribunal militaire et demande communication du dossier Marc Augier dit Saint Loup. Il peut y vérifier que cette victime de la première épuration gaulliste est bien condamnée à mort par contumace jusqu'au vendredi de la semaine suivante. Il prend copie d'un certain nombre de pièces (toutes journalistiques d'ailleurs car, pour ce qui est de l'action, Marc Augier n'a risqué que sa propre vie dans les années de guerre) et va trouver directement

Roland Dorgelès. Que va faire l'académie Goncourt ? Un coup d'éclat qui ramènera ses fidèles (tombés à moins de cent mille) aux chiffres glorieux de l'avant-guerre ? Proclamer la primauté des Lettres sur la Politique. L'indépendance traditionnelle de la pensée occidentale dans un pays qui, dit-on, a retrouvé toutes les libertés d'expression ? Entendra-t-on Dorgelès proclamer devant les journalistes : « Messieurs, nous venons de couronner le livre d'un homme mort légalement et qui sera ressuscité vendredi prochain. Ceci pour proclamer bien haut que le talent n'a pas de patrie politique, que notre Académie est capable d'ignorer les pressions du pouvoir ! » Quel scandale !. Mais aussi quelle publicité pour l'Académie vieillissante ! Un nouveau bail de cinquante ans avec le succés. Mais les Goncourt valent ce que vaut leur époque. Au lieu de relever la tête, ils se couchent au pied des Renseignements généraux en attendant le N.K.V.D. Le lundi 7 décembre, place Gaillon, à l'issue du banquet officiel, *La nuit* n'a plus qu'une seule voix (celle de Colette). Et pour que l'acte d'allégeance envers le pouvoir soit complet, pour que nul n'ignore que ces académiciens sont plus près de la « bonne soupe » que des belles lettres, ils couronnent *Le temps des morts* de Gascar, journaliste progressiste par ses idées, et « capitaliste » par ses alliances. La synthèse est parfaite et tout le monde est content ».

L'affaire Saint Loup - Prix Goncourt est secondaire. Le principal se trouve dans la notion de ce livre qui n'est pas un roman, mise à part l'histoire d'amour entre Duncan Mac Isaac et Elisabeth Neil, c'est-à-dire dans la critique de l'évangélisation poursuivie en Terre de Feu, basée sur des faits historiques, soulignée par le musée salésien de

Punta Arenas. Dans son article « Les missionnaires sont-ils coupables ? » (*Sud-Ouest* du 4 janvier 1954), Henri Amouroux, le dernier des grands journalistes français écrit : « On a beaucoup parlé de *La nuit commence au Cap Horn* au moment des prix. Avec juste raison. Mais ce livre, que je tiens pour un très bon livre, ne pouvait recevoir la consécration d'un prix littéraire. Tout d'abord parce que son auteur véritable (Saint Loup n'est en effet qu'un masque), a eu quelques ennuis à la Libération, mais surtout parce que *La nuit commence au Cap Horn* s'attaque à un tabou et qu'accepter la thèse de Saint Loup conduit à remettre en question les règles de conduite du monde moderne. Voici la thèse exposée ici avec une brutalité délibérée. La « colonisation mystique », l'évangélisation menée par les missionnaires en terres infidèles entraine, le plus souvent, un mal épouvantable à la place du bien désiré. Derrière les missionnaires arrivent les fonctionnaires, les soldats, les marchands d'alcool, les recruteurs, les collecteurs d'impôts... « De nombreuses églises ou sectes, écrit Saint Loup en conclusion de son roman, portent la responsabilité des erreurs commises dans le travail d'évangélisation, erreurs qui aboutissent au crime de génocide ».

En mon âme et conscience, un quart de siècle après sa publication, je n'ai rien à retrancher à ce livre.

Saint Loup
Août 1986

PREMIÈRE ÉPOQUE

« *Sanguis martyrum, semen christianorum.* »

I

Ocean Queen allait doubler le promontoire. Il entrait sous tribord-amure dans le canal Cockburn. Le vent posait sur ses voiles des brumes antarctiques qui les dissolvaient dans l'espace gris sans fond et sans forme. Les détails s'effaçaient dans l'oculaire de la longue-vue que Patrick Sunderland maintenait à bras tendus vers le navire qui les avait amenés de Bristol. Quatre-vingt-dix jours de mer. Six mois de solitude maintenant avant la relève de 1851 qu'assurerait la « South America Evangelical Society » qui les patronnait. Une légère angoisse serrait la gorge du capitaine qui pour débarquer avait revêtu son uniforme de la « Royal Navy ». Il lui avait donné vingt ans de sa vie avant de la mettre au service du Seigneur. Il n'avait conservé des attributs du Pasteur que la cravate blanche et la Croix qui posait sur sa poitrine une tache de soleil anachronique dans cette ambiance de lumières mortes.

Le jeune Mac Isaac contemplait l'image du navire et un détail puéril qui s'imposait à travers l'image : la poignée de porcelaine fixée sur la porte de son ancienne cabine... Toute la civilisation qui se retirait !... Le Dr Fox priait. Le jour perdait sa lumière malade

dans un crépuscule qui, en été sous ces latitudes, s'achève aux environs de minuit. Autour de ces hommes abandonnés sur une plage inconnue tout prenait un aspect hostile et funèbre. La mer et la forêt les pressaient de toutes parts.

Ocean Queen disparut dans un grain que le vent poussait maintenant depuis le cap Dur (1). Quand la nuée se fut dissipée après avoir flagellé les missionnaires de sa pluie glacée, il n'y avait plus rien sur l'océan. C'est alors qu'apparut la première fumée par le travers du canal Cockburn. Elle luttait contre le vent.

— Les Alakaloufes ne sont pas loin, capitaine, murmura le charpentier Burleigh en retirant son chapeau de cuir bouilli.

Des périls anonymes traînaient autour d'eux dans la brume. Patrick Sunderland replia sa longue-vue et tourna vers ses compagnons un visage grave.

— Mes amis, Dieu nous a conduits par la main vers les plus misérables races de la terre que nous devons arracher au démon ! Jusqu'au mois d'août 1851 nous ne pourrons compter que sur Lui et sur nous-mêmes. Mais tout nous sera donné puisque nous avons répondu à l'appel de son Fils, selon saint Luc : « Quiconque aura quitté sa maison, sa femme, ses frères, ses parents, ses enfants pour le royaume de Dieu, recevra le centuple en ce monde, et dans le monde à venir, la vie éternelle... » C'est donc avec joie et reconnaissance que nous devons affronter les fatigues et les périls qui nous attendent...

Duncan Mac Isaac écoutait son père adoptif. Du fond du cœur il remerciait Patrick Sunderland de l'avoir arraché à la misère, lancé à dix-huit ans dans cette aventure, orphelin transformé en apprenti missionnaire. Le Dr Fox brandissait sa Croix. Sunderland retira sa cape noire pour la poser sur le sable. Il paraissait plus grand dans son uniforme fané d'officier qu'à bord d'*Ocean Queen*.

(1) Nom donné au cap Horn par les marins britanniques.

La lumière diminuait avec les pauses, les flux et reflux d'une marée descendante.

— Mes Frères, nous allons d'abord baptiser cette île, murmura le capitaine. Faites une proposition !

— *Missionary's Island !* répondit le docteur.

— Et cette plage !

— *God's Harbour !*

Les six hommes s'étaient agenouillés autour de leur chef.

— Rendons maintenant grâces à Dieu pour cet heureux atterrissage ! Et je vous propose d'honorer en même temps le glorieux fondateur de notre Eglise vivante : John Wesley, en reprenant le cantique qu'il a chanté dans l'amour et la joie sur son lit de mort...

Le vent mettait l'hymne en lambeaux et ne permettait pas aux sept missionnaires de s'entendre les uns les autres.

Je veux louer mon Créateur tant que m'animera un [souffle de vie
Et quand, dans la mort, ma voix s'évanouira
Je rendrai gloire encore, gloire à mon Dieu !

Vers 1 heure du matin le vent cherchait à déchirer la première tente montée sur la plage de *God's harbour.*

***

Les trois premières journées — journées infinies dans l'accablante permanence de vingt heures de lumière pâle — furent consacrées à l'inventaire du matériel fourni par la « South America Evangelical Society ». Fondée en 1844 à Bristol, par Sunderland lui-même, elle n'avait pu réunir plus de 1 000 £ en six années de propagande acharnée. C'était pour cela que les canots de fer, les accessoires de navigation, les armes, les tentes, les fourneaux, les vêtements d'hivernage et les vivres ne répondaient qu'à

peine aux besoins d'une pareille expédition. Avec ces conserves de qualité inférieure il serait tout juste possible de vivre — très mal — pendant six mois. Comment se comporteraient les canots sur ces « mers montagneuses » si d'aventure l'île devait être abandonnée ? L'avenir seul donnerait une réponse à ces questions. Il fallait compter sur l'aide du Seigneur !

C'était la conclusion du capitaine qui s'absorbait dans la contemplation des fumées que le vent rabattait par le travers du canal Cockburn. Elles étaient quatre maintenant. Vers 1 heure du matin, dans l'ombre pâle qui dessinait un fantôme de nuit les foyers des bivouacs alakaloufes crucifiaient le ciel sans étoiles.

A la fin du troisième jour, le charpentier Burleigh vint se présenter à Patrick Sunderland.

— Monsieur, j'ai quelque chose de très grave à vous annoncer... c'est même incompréhensible... je n'arrive pas...

Il pétrissait son chapeau de cuir bouilli entre ses mains.

— Vous m'avez chargé d'établir l'inventaire du matériel au fur et à mesure de son débarquement. Tout est mis à terre. Rangé. Et c'est une chose terrible, monsieur, la poudre et les balles ont disparu !... Disparu !... Nous avons les fusils et les pistolets, mais absolument pas de munitions...

C'était un jour exceptionnellement clair. Douze fumées s'élevaient entre deux passages du vent sur toute l'étendue du canal Cockburn. Sept fumées annonçaient la présence des indigènes à « Missionary's Island » même, derrière le cap occidental de « God's Harbour ». Quelques brumes vacillantes créaient des foyers apocryphes. Malgré l'humidité, la Terre des Feux paraissait brûler au fond des perspectives funèbres noires et bleues.

— Vous dites que les munitions ont disparu ? reprit Sunderland d'une voix accablée. Mais c'est impossible ! Nous n'avons rien perdu ! Personne n'a pu voler...

— Elles ont été oubliées à bord d'*Ocean Queen*, monsieur !

— Venez avec moi, Frère Burleigh !

Tout le matériel et les provisions furent déplacés, inventoriés et reclassés. Vainement. Les munitions avaient bien été oubliées à bord du cap-hornier !...

Sous la tente de Sunderland déjà plusieurs fois déchirée par les rafales et réparée par le voilier David Law, un conseil se tenait à voix basse.

— Quelle est votre opinion Frère Gregory Fox ?

— Sans munitions, pas de chasse. Six mois de vivres conservés — scorbut ! Et si les indigènes sont hostiles, nous risquons d'être massacrés...

— Que proposez-vous ?

— Laisser ici un message pour l'expédition de relève, reprendre la mer par un jour de calme, fuir les Alakaloufes, nous cacher dans le fjord Negri au pied du mont Sarmiento, par exemple !

— C'est la sagesse même, docteur, si nos canots tiennent la mer sous ces « roaring forties » — les latitudes grondantes... Et c'est la faillite de la mission. Et vous, Frère Law ?

— Je pense comme le docteur.

— Et vous, Frère Burleigh ?

Le charpentier Burleigh courba la tête et murmura :

— Je me remets entre les mains du Tout-Puissant, Frère Sunderland, puisque Jérémie son prophète a dit : « La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir. Ce n'est pas à l'homme, quand il marche, à diriger ses pas... »

— Et vous jeune homme ?

Duncan Mac Isaac releva la tête.

— Il faut rester, lutter et conquérir ces païens ! Toute fuite serait une trahison !

— Et si nous sommes attaqués, avec quelles armes nous défendrez-vous, jeune homme ? interrompit le Dr Fox avec une pointe d'ironie dans la voix.

Mac Isaac brandit sa Croix. Grande et de cuivre massif, elle devait peser plusieurs kilos.

— Voici mon fusil et mes munitions, docteur Fox ! Nous venons ici au nom du Seigneur et quiconque invo-

quera le nom du Seigneur sera sauvé ! Vous donnez de mauvais conseils au capitaine, homme de peu de foi !

Le Dr Fox durcissait son ironie.

— L'apprenti missionnaire veut déjà conduire le troupeau ?

Le vent donnait des coups d'épaule dans la tente qui claquait, menaçant de se déchirer comme le voile du Temple. La discussion prenait un ton âpre et passionné. Patrick Sunderland étendit la main.

— Mes Frères, vous avez tous raison : Fox en suggérant un plan de sagesse, Mac Isaac en proposant de jouer notre va-tout évangélique. Mais je vous ferai remarquer qu'il est trop tôt pour prendre une décision. Nous ignorons tout du problème essentiel : quelle sera l'attitude des Alakaloufes ? Si elle est pacifique... pas besoin de poudre et de balles pour nous maintenir dans l'île... Si elle est hostile, nous pouvons toujours reprendre la mer à la condition d'être prêts ! Je propose par conséquent d'armer les canots et d'attendre...

Patrick Sunderland marqua une pause et reprit :

— Il existe une troisième possibilité : que les sauvages ne se montrent point... et c'est la plus redoutable ! Ce qu'il faut demander au Seigneur, ce ne sont pas des assurances pour notre sécurité, mais la venue des païens. Mes Frères, nous allons prier pour que les Alakaloufes viennent à nous et se convertissent !...

Au dehors, des centaines de feux indigènes brillaient dans la nuit. Il n'y avait pas d'autre ciel d'étoiles sous le dôme des vapeurs que le vent du Horn pétrissait en poussant des cris sauvages...

***

Rien d'autre que les fumées et les feux clignotants vers 1 heure du matin dans la pâle nuit antarctique durant quinze jours. Le passage du vent. Les forêts croupissant dans l'humus des forêts englouties avec leur haleine de magnolias. Le ressac de la « mer montagneuse » sur

la plage qui s'enfonce, devient marécage. L'eau gicle sous les bottes, baigne les lits de camp, submerge les caisses. Atmosphère de cave sous les toiles vibrantes. Tout ce qui n'est pas vivres de conserve pourrit. Il fait à la fois très chaud pendant le jour, quand le thermomètre atteint 18° C. au-dessus de 0, et très froid quand passe le vent...

Minuit. Tout est flou. Mangé par les vapeurs qui se tordent au ras de l'eau et de l'humus. David Law qui vient de prendre son tour de garde n'aperçoit plus la forêt croupissante. Puis la brume se lève sous la pesée du vent. La forêt s'anime et s'avance. David Law a peur. Jamais il n'a tremblé comme cette nuit à bord des Cap-horniers sous les latitudes grondantes, quand les vagues de 30 mètres s'élevaient au-dessus de sa tête par le travers du cap Dur. Il appelle :

— Capitaine ! Quelque chose de suspect !

Patrick Sunderland émerge de la tente.

— Capitaine, on dirait que la forêt à bougé !

Les deux hommes écarquillent les yeux. La nuit est grise. Sunderland murmure.

— Elle bouge comme la forêt de Birnam ! Et pour les mêmes raisons !

Les troncs se dédoublent. Des ombres se détachent des ombres. Le vent paraît les ployer jusqu'à terre puis les redresser. A travers les vapeurs rampantes, des lianes glissent sur le sol. Cette végétation surnaturelle bruit pendant les pauses du vent, et ces frôlements sont démasqués par les trahisons du vent. Patrick Sunderland donne l'alerte.

— Tout le monde sur le pont !... Les Indiens arrivent !

Mac Isaac, Fox, Benjamin Hardy, Austin et Burleigh se précipitent hors des tentes portant les carabines qui peuvent servir de massues. Un cri rugueux domine le passage du vent.

— *Yah mah schkouna !... Yah mah schkouna !...*

Sunderland a jeté des ramures sèches sur le foyer. En une seconde la clairière de lumière s'est élargie. La foule

des fantômes se matérialise à la limite de l'ombre. Les sauvages sont debout, appuyés les uns aux autres, se balançant d'avant en arrière, sautillant sur un rythme uniforme, psalmodiant un intolérable :

— *Yah mah schkouna !... Yah mah schkouna !... Yah mah schkouna !*

— Le cri de guerre, murmure le charpentier Burleigh (1).

Les missionnaires ont formé le carré. Ils étreignent leurs carabines dérisoires. Plus qu'une crainte pèse sur les Anglais un sentiment de pudeur embarrassée. Aucun ne connaît le premier mot des langues fuégiennes, mais ils ont l'intuition qu'une certaine équivoque plane sur cette scène. Les sauvages sont armés de harpons et de massues, mais ils n'ont pas l'air décidés à s'en servir. Ils se contentent de répéter inlassablement leur discordant :

— *Yah mah schkouna !...*

On s'observe de part et d'autre. Cela dure longtemps. La nuit grise s'éclaire. Elle devient du lait étendu d'eau avec des reflets bleu-moiré au ras de l'horizon.

Patrick Sunderland prend une décision. Il murmure :

— Si je suis attaqué, repli vers les canots... canal Cockburn... fjord Negri... Magellan si possible...

Puis le capitaine s'avance vers les Alakaloufes, les bras en croix, criant d'une voix forte en espagnol :

— Paix aux amis Alakaloufes...

Il ne se passe rien. Le voici poitrine contre poitrine d'un homme entièrement nu. Sa peau cuirassée de crasse prend des couleurs terreuses sous l'éclat du feu. Il a des yeux absents, la bouche entrouverte, sa lèvre inférieure énorme pendant sur le menton. Une étrange lumière d'aube fuégienne tombe d'en haut sur son front. Ce visage peut être celui d'un idiot de village ou d'un saint tellement il apparaît dépersonnalisé. Puis l'homme sauvage élève sa main jusqu'à la hauteur du visage de

(1) *Yah mah schkouna* signifie en Alakalouf ou Yaghan : « Soyez bienveillant pour moi ! »

Sunderland et la promène sur ses joues, dans les cheveux. Elle descend vers les épaules, tâte le tissu de l'uniforme, touche craintivement la cravate blanche.

— Amis blancs... envoyés du Seigneur blanc... insiste le capitaine, tandis que reprend la mélopée irritante.

— *Yah mah schkouna !... Yah mah schkouna !...*

— Fox, la pacotille ! réclame le missionnaire.

Le docteur apporte une brassée de mouchoirs rouges, des colliers de cuivre, des agates et commence la distribution. Impassibles, les Alakaloufes avalent les agates, enfilent les colliers dans leurs bras, épiant les Anglais, contemplant les tentes, les deux canots avec des regards sournois chargés de crainte et de désirs forcenés.

Puis un homme invisible resté sur la lisière de la forêt pousse un cri. Le cercle des sauvages se brise comme il s'était formé, surnaturellement. Avec une agilité rampante les hommes nus rentrent sous les couverts, s'engloutissent dans l'humus, redeviennent lianes, troncs, fumée, fantômes. Balayés par le vent. Réincorporés dans le paysage de rêve. Plus rien sur la plage que sept missionnaires remerciant à genoux leur Dieu de miséricorde.

***

La pacotille apportée par Sunderland disparut en quelques jours. Leurs huttes coniques dressées à quelques centaines de mètres des tentes, les Alakaloufes rôdaient dans le camp, de plus en plus nombreux, exigeants et agressifs. Après les derniers mouchoirs multicolores le capitaine distribua du biscuit, de la farine que les sauvages dévoraient en un clin d'œil. Les cadeaux ayant cessé, les vols commencèrent. Une seconde d'inattention provoquait la disparition d'un objet. Parfois, en fin de journée un groupe armé envahissait la mission en hurlant le sempiternel *Yah mah schkouna !* Les Indiens cherchaient à forcer l'entrée des tentes, frappant les mis-

sionnaires qui résistaient ou leur tirant les cheveux. Le Dr Fox n'avait pas manqué de formuler de sages remarques au fur et à mesure que la situation se faisait plus intolérable :

— Ce que nous prenons pour de l'hostilité ou de l'envie, disait-il à Patrick Sunderland, n'est que la manifestation d'un sentiment obscur mais rigoureux de la justice primitive ! Darwin dit de ces Fuégiens : « Quand on voit de pareils êtres, à peine peut-on croire que ce sont des êtres humains habitant le même monde que nous... » Et il ajoute : « Quel besoin ont-ils d'imagination, de raison ou de jugement ? » Nous les contraignons à imaginer, raisonner, juger, Frère Sunderland. En face de ces hommes qui réussissent à vivre nus sous le climat le plus hostile du monde nous nous installons, vêtus, entourés d'un matériel inconnu qui doit leur paraître fabuleux et par conséquent désirable ! Si nous cessons de donner, ils prennent ! La nuance entre le don consenti et le vol pour eux ne signifie rien. Ces hommes qui vivent plus près que nous de la Création réalisent la justice divine à leur manière. Nous cherchons à vêtir ceux qui sont nus. Ils cherchent à dévêtir ceux qui sont habillés... Vous verrez, monsieur... lorsque nous n'aurons plus une chemise sur le dos et une paire de bottes aux pieds ces sauvages nous laisseront parfaitement tranquilles !

Patrick Sunderland contemplait un petit groupe de sauvages, une famille complète qui venait de s'installer au milieu du camp. L'homme avait une face aplatie. Les yeux petits et pleins d'astuce. Les pommettes saillantes. Les cheveux drus dissimulaient le front, retombaient sur les joues en longues mèches sales. Assis genoux au menton, tenant un nerf de baleine entre ses dents, il ajustait avec de menus gestes simiesques une pointe de harpon découpée — par quel labeur herculéen ? — dans la Croix de cuivre qu'il avait volée à Sunderland pendant son premier et unique essai de prédication ! La femme cherchait les poux dans la tête d'un petit garçon au ventre

énorme d'hydropique, et elle croquait les parasites avec une rapidité stupéfiante.

— Il n'y a que trois solutions, Frère Sunderland... Essayer de nous maintenir à « God's Harbour » en défendant les vivres et le matériel qui nous permettront de durer jusqu'à la relève, et nous serons infailliblement massacrés. Ou nous laisser dépouiller et vivre nus à la manière des sauvages. Dans ce cas, si nous ne mourons pas de faim, la pneumonie nous emportera. Enfin : réembarquer pour aller hiverner sur quelque côte déserte !

A la tombée de la nuit, des hommes armés de massues et de harpons envahirent le camp et cherchèrent à pénétrer dans les tentes. David Law, Austin, Hardy les saisissaient à bras le corps et les rejetaient au-delà de la frontière britannique et évangélique idéale représentée par une rangée de pieux. Mais ils revenaient à la charge, de plus en plus nombreux et agressifs. Détail inquiétant : les femmes et les enfants avaient disparu !

Le vent. La pluie. Le concert des *Yah mah schkouna*. Sunderland et Mac Isaac cherchaient à exhorter les Alakaloufes. Le Dr Fox se laissait tirer les cheveux avec une patience diplomatique. Les yeux irrités roulaient, blancs, au milieu des faces barbouillées de noir. Le concert des cris, les imprécations montaient de ton. La horde cherchait à défoncer les tentes.

— Ils veulent nos deux derniers sacs de farine, criait Mac Isaac. Capitaine, que faut-il faire ?

— Les défendre !

Le jeune Ecossais se mit en garde à l'entrée de la tente-magasin. La houle des sauvages le pressait. Il repoussait les hommes nus sans effort. La nuit lente effaçait les réalités du paysage. Chaque tronc devenait un guerrier et la brume accourait à la rescousse avec ses armées de géants. Quelques pierres volèrent. Frappé à la joue, le charpentier Burleigh vacilla. Deux sauvages lui arrachèrent sa veste.

— Les choses se gâtent, monsieur ! cria David Law.

Assailli par quatre Fuégiens Mac Isaac ne pouvait surveiller ses arrières. Une main agile lui arracha une poignée de cheveux. Il se dégagea et frappa son adversaire au visage. L'homme mystérieux qui le premier soir avait donné le signal de retraite, lança son cri. Patrick Sunderland aperçut avec une cruelle netteté de détails un des sauvages qui se tenait hors de la mêlée tomber en position de combat, les deux jambes ouvertes en ciseaux. Le pied gauche relevé, poids du corps sur la jambe droite. Bras droit tenant le harpon tendu en arrière et avant-bras gauche replié, épaules exhaussées. Le capitaine cria d'une voix forte qui dominait les cris des indigènes :

— A genoux autour de moi !

Les sept missionnaires tombèrent à genoux dans la boue noire. Les harpons restaient figés dans leur position de lancement. Les massues pendaient au bout des bras.

— Chantons l'hymne méthodiste prévu pour les réunions tumultueuses, mes Frères, ordonna Patrick Sunderland d'une voix paisible.

Une expression d'extraordinaire méfiance se lisait sur le visage des Alakaloufes. La méfiance faisait place à la crainte. Les hommes de combat considéraient alternativement le petit groupe des missionnaires vêtus de noir qui chantaient d'une voix éclatante :

Ye, servants of God, your Master proclaim...

et les couverts de la forêt que l'ombre grise dissolvait dans le brouillard. Les harpons retombaient et les massues disparaissaient. La crainte paralysait les primitifs. Les hommes condamnés relevèrent la tête. Personne autour d'eux. Rien que les troncs de la forêt préhistorique. La nuit grise. La brume. Le vent du Horn qui reprenait sa course sauvage.

— Eh bien, monsieur, nous avons eu chaud ! admit le Dr Fox en s'essuyant le front.

— Dieu est avec nous ! coupa agressivement Mac Isaac.

Gregory Fox souriait.

— Le péché d'orgueil est presque toujours un péché de jeunesse, monsieur Duncan Mac Isaac. On ne refait pas deux fois des miracles comme celui-ci.

— Nous en ferons d'autres, docteur Fox !

— Vous marcherez sur les eaux ? Vous nous donnerez la recette, car je crois que nous allons en avoir besoin !

— Vous êtes le plus païen de tous les missionnaires de toutes les missions de la terre, docteur Fox !

Patrick Sunderland s'interposa.

— Je vous en prie... Mes Frères, apportez un peu du sang-froid que vous venez de montrer dans vos rapports personnels ! L'heure est grave et nous avons du travail... Hardy, Law, Austin, vous allez armer les canots. Fox démontera les tentes. Mac Isaac et Burleigh assureront le transport du matériel. A 8 heures nous appareillerons pour le fjord Negri, et à la grâce de Dieu !

Tandis que les missionnaires commençaient les préparatifs de la retraite Sunderland rédigeait un message :

« Dans l'impossibilité de nous maintenir sans munitions à « God's Harbour » nous avons appareillé en direction du fjord Negri où je compte hiverner. Nos provisions ont été dangereusement diminuées par les vols des Alakaloufes et par une distribution inconsidérée dont je porte la responsabilité. Notre santé est altérée par le climat et la mauvaise qualité de la nourriture. Burleigh est atteint de dysenterie et le Dr Fox a découvert les premières atteintes du scorbut chez Austin. Hâtez-vous, si nous ne sommes pas secourus nous allons mourir de faim et de maladie.

« Patrick SUNDERLAND (Past.). »

A 4 heures du matin, le capitaine enferma son message dans une bouteille qui fut scellée, enterrée dans le sable au pied d'un rocher bien visible de la zone d'atter-

rissage. Sur le rocher, Burleigh écrivit à la peinture rouge :

« Creusez dans le sable. Nous partons pour le fjord Negri. — Mars 1851. »

Explorer et *Valiant* tiraient sur les chaînes de leurs ancres lorsque apparurent les premiers canots fuégiens derrière le cap occidental. Patrick Sunderland les observa longuement puis replia sa longue-vue.

— Ils cherchent à nous couper la retraite. Mais le vent est bien orienté. S'il tient ils n'ont aucune chance de pouvoir nous suivre ! Mais il faut sortir de la baie en rangeant le cap oriental avant qu'ils arrivent à portée de harpon !

L'embarquement du matériel n'était pas terminé. Les marins, Mac Isaac, Gregory Fox, allaient et venaient sans relâche. Encore un quart d'heure et ce qui restait de provisions serait à bord... L'assaut des Indiens prenait un caractère stratégique. Pendant que les canots pénétraient dans la baie, un groupe de guerriers peints en noir, armés de harpons et de massues, sortait de la forêt. Le *Yah mah schkouna* des premiers jours faisait place à de longs cris hostiles. C'était la guerre ! Avec une angoisse profonde, Patrick Sunderland embrassa la situation. Appareiller immédiatement permettait de prendre le large avec sécurité au prix de l'abandon de la literie, des vêtements prévus pour l'hivernage et des conserves. Attendre réservait un combat naval. Entre deux périls extrêmes : mourir pendant l'hiver ou mourir sur mer, le capitaine se réveille et choisit la mer.

— Tout le monde à terre ! Que rien ne reste derrière nous !

C'est au pas de course que les équipages gagnent le camp. Les guerriers s'avancent en ordre de combat dispersé. Déjà, les premières pierres sifflent aux oreilles des missionnaires. Mac Isaac revient du rivage en courant à perdre haleine et se précipite vers Sunderland. Il est trempé de sueur malgré le vent du Horn qui tranche l'espace avec le couperet du grand beau temps antarctique. Il s'approche du capitaine. Hors de lui. Une joie

sauvage au fond des yeux. Ses biceps énormes roulent sous les manches de la tunique maculée.

— Monsieur, voulez-vous m'autoriser à créer une diversion ?... Je contiendrai ces sauvages pendant dix minutes !

Quand les marins aperçoivent Duncan Mac Isaac qui court vers la ligne ennemie, ils suspendent le travail pour une seconde, ébauchent un geste d'effroi et reprennent leurs caisses. Les Fuégiens ont cessé d'avancer à la vue de cet homme désarmé qui accourt les cheveux au vent, l'œil étincelant, brandissant sa lourde Croix. Leur surprise de la veille n'est pas éteinte. La crainte, cette compagne de leur vie effroyablement misérable, les paralyse. Mac Isaac avance toujours, criant des injures...

— Chiens... Canailles... En arrière les Démons !

Mais la véhémence du jeune missionnaire neutralise l'effet premier de son audace. Il n'est plus un personnage surnaturel chantant à genoux. C'est un guerrier qui défie et propose le combat. Les Alakaloufes l'acceptent. Les bras se détendent. Les harpons sifflent. Les pierres pleuvent. Mac Isaac bondit, évitant les coups. Changeant brusquement de tactique, il prend la fuite vers la forêt, suivi de près par les indigènes...

L'embarquement est terminé.

— Mac... aux bateaux... vite !...

Les voiles faséyent.

— Pour l'amour de Dieu, Mac Isaac, embarquez !

Patrick Sunderland pèse sur les avirons du youyou qui racle encore le fond de sable. Mac Isaac est entouré d'ennemis, toute retraite coupée, et reçoit des coups. Le sang coule. Une douleur au bas des reins le paralyse. Il se sent perdu et prend une décision farouche. Balançant à bout de bras la lourde Croix de cuivre il la laisse retomber sur un crâne. L'homme s'écroule. Il frappe. Des têtes éclatent. Il avance en poussant le « han » d'un bûcheron fatigué... Il va émerger. Il émerge ! Un dernier coup de Croix sur la tête d'un petit homme noir qui se dresse encore devant lui, et la route vers la plage

est libre... Sunderland le jette dans le youyou. Le youyou déborde et se range contre la coque de *Valiant*.

— L'ancre est à pic !

Les Alakaloufes lancent leurs harpons et leurs pierres qui giclent dans l'eau à quelques brasses du canot. *Valiant* se charge de toile. *Explorer* est déjà loin. Le vent du Horn saisit les deux embarcations dans sa main de fer et les pousse vers le cap. Elles gagnent sur les pirogues indigènes. Elles passent...

Cramponné à la barre, Patrick Sunderland entonne une chanson du gaillard d'avant où la bordée défie la mer en chargeant de toile « à démâter » le cap-hornier qui court sous les « roaring-forties » — les latitudes grondantes. Dans la minuscule cabine, le Dr Fox panse les blessures de Mac Isaac qui pleure en contemplant la Croix de cuivre massif souillée par le sang et la cervelle mélangés à des cheveux noirs.

***

La catastrophe se produisit dans des circonstances nullement dramatiques. A quelques encablures de la plage choisie pour le débarquement au fjord Negri, *Valiant* heurta une roche sous-marine. L'eau monta rapidement dans les fonds. Les deux équipages unirent leurs efforts pour sauver le canot. Ils réussirent à l'échouer sur le sable mais à demi rempli d'eau, la coque déchirée, irréparable. *Valiant* transportait presque toutes les denrées périssables. La farine, le biscuit, le riz, l'avoine, le thé, le chocolat devaient être abandonnés. Triste et doux, le visage de la famine se penchait sur les missionnaires qui prenaient leurs quartiers d'hiver...

Valiant servait d'infirmerie. Le Dr Fox y logeait Austin et Burleigh, ses deux malades. *Explorer* ancré dans l'embouchure d'une rivière baptisée Rio del Hielo conservait Hardy et David Law comme équipage... Patrick Sunderland découvrit une grotte à un demi-mille de la plage.

Sèche, abritée du vent, elle méritait son nom : Buckingham Palace. Mac Isaac s'y installa avec le capitaine...

La paix. La solitude totale. Bercée par le rugissement du vent. La pluie. Les brumes rampantes au pied des montagnes. Les « tempanos » — icebergs minuscules — qu'un glacier lançait à la mer. Ils naviguaient au pied des montagnes noires. Les montagnes paraissaient glisser sur les couches d'humus et entrer dans l'eau pour y rechercher une putréfaction plus accomplie.

La pluie tombait depuis quarante-cinq jours. Les nuages s'étaient refermés sur le mont Sarmiento. Il faisait très froid.

— Les Alakaloufes ne viendront pas nous chercher dans ces parages, murmurait Patrick Sunderland, ni les baleiniers, ni les chasseurs de « lobo de mar »... Personne ! Aucun espoir de secours avant la relève. Et la relève arrivera trop tard...

Cinq minutes de soleil, tout de suite remplacées par les flammes grises de la pluie. L'hiver s'installait sur la Terre des Feux. La silhouette sombre d'*Explorer* se déformait à l'embouchure du Rio del Hielo sous l'éclairage des glaciers, fantasmagorique. Dans la coque de *Valiant* — l'infirmerie parcimonieusement éclairée par quelques chandelles — Austin était en train de mourir, ravagé par le scorbut.

— Il faudrait tenter quelque chose, murmurait Patrick Sunderland.

— Il faudrait tenter quelque chose, disaient Benjamin Hardy et David Law.

Le vent. La neige. Les cascades venaient d'entrer dans la rigidité du gel. Elles restaient suspendues sur le flanc des montagnes. La neige tombait.

La neige tombait depuis trente jours. Avec la même rigueur que la pluie. Elle ne transfigurait pas le paysage. C'était une neige triste, pelliculeuse. Elle rétrécissait encore plus l'univers mou, sans fond ni forme où tout, même la chair vivante, semblait pourrir. A l'allégresse des premiers jours qui sanctionnait le succès de la fuite

— le seul à vrai dire que la mission eût jamais remporté : avoir évité les Alakaloufes qu'elle voulait évangéliser ! — succédait un morne ennui.

— Il faudrait tenter quelque chose ! venaient de conclure Patrick Sunderland, Hardy et David Law.

— Nous pouvons essayer d'atteindre Magellan avec *Explorer* qui est en état de naviguer, proposèrent les marins.

— Allez ! Et que Dieu vous aide ! murmura le capitaine.

Benjamin Hardy et David Law nettoyèrent la coque du canot. Ils partagèrent les maigres provisions avec ceux qui restaient. Ils emportaient un message de détresse pour le consul d'Angleterre à Magellan... Ils appareillèrent sous la neige. Tous les missionnaires les avaient accompagnés jusqu'à la plage, même Austin porté sur un brancard improvisé. Ils mirent à la voile en chantant l'hymne :

Plus près de Toi, mon Dieu !

Le vent portait bien. La tempête de neige renoua derrière *Explorer* ses ombres grises et plus personne n'entendit jamais parler de lui.

Le vent. La neige. Mac Isaac n'allait plus à la chasse. Ils cessèrent de partager les lièvres étiques avec leur rigueur luthérienne : une moitié entre sept hommes et l'autre moitié pour le jour suivant. La famine penchait son visage triste et doux sur leurs insomnies. Mac Isaac et le Dr Fox essayèrent de pêcher. Rien n'habitait les profondeurs glacées du fjord et si les Alakaloufes ne le visitaient jamais, c'était parce qu'il ne nourrissait pas son homme. Mais à la fin juillet ils découvrirent un banc de moules. Cela leur fit gagner quelques jours, dans l'attente de la relève ou des secours envoyés depuis Magellan. La relève ne pouvait pas ne pas venir. Patrick Sunderland l'attendait, allongé à l'entrée de Buckingham-Palace... Ses voiles blanches apparaissaient à l'aube des nuits d'hiver... Cap-hornier... Brick... Goélette... Simple

cutter... Elle entrait dans le fjord Negri toutes voiles déployées puis se résorbait dans la neige tourbillonnante. Sunderland ramenait alors ses bras protégés par plusieurs paires de bas de laine au niveau de sa poitrine et joignait les mains...

Austin mourut le 10 août. Il fut enterré sur la plage vers l'embouchure du Rio del Hielo. Les survivants transportaient les rochers du mausolée avec des gestes de rêve, psalmodiant les hymnes. Ce fut la dernière manifestation sociale de la communauté au fjord Negri. Gregory Fox se retira, seul, dans la coque de *Valiant*. Patrick Sunderland accueillit dans la grotte, près de Mac Isaac, le charpentier Burleigh qui perdait son sang par les entrailles.

Le vent. La neige. Ils entraient dans une vie léthargique. La demi-clarté grise des jours et des nuits abolissait la notion du temps. Ils survivaient sans efforts et sans fatigue. Ils ne souffraient même plus de la faim.

Le 25 août, Patrick Sunderland pria le charpentier d'aller jusqu'à l'infirmerie prendre des nouvelles du docteur qui ne donnait plus signe de vie. Burleigh se dressa et disparut dans la « poudrerie ». *Valiant* se trouvait à un demi-mille. Burleigh erra pendant des heures à travers la tempête blanche. Il mourut, seul, et la neige recouvrit son corps.

Les habitants de la grotte attendirent son retour pendant plusieurs jours... Le vent. La neige. Les « tempanos » glissant sur les eaux noires du fjord. Les forêts aux chevelures grises. Puis, Sunderland qui sentait venir la fin rédigea une lettre pour le docteur.

« Mon cher Gregory,

« Dieu a sans doute jugé convenable d'appeler dans son sein un autre membre de la mission. Burleigh, notre Frère bien-aimé qui est parti vers vous le 25 à midi n'est pas encore revenu ; il doit sans doute être en présence de son Rédempteur qu'il a servi si fidèlement. Quelques

instants encore et, avec la faveur du Très-Haut, nous irons nous réunir aux Bienheureux afin de chanter les louanges de Jésus pour toute l'éternité. Je ne souffre ni de la faim ni de la soif après avoir passé cinq jours sans rien prendre. Quelle merveilleuse faveur ceci est pour moi, misérable pécheur ! Votre Frère bien-aimé en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Patrick SUNDERLAND. Past. »

Avec des gestes de rêve, Mac Isaac s'enveloppait les pieds dans des toiles de tente, enfilait ses mains dans des bas de laine, prenait la lettre et rampait hors de la grotte. Le vent du cap Dur ravageait la neige. Mac Isaac avançait sur la plage en titubant, les mâchoires serrées, aveuglé par la « poudrerie », le cerveau translucide d'inanition. Son père adoptif l'avait honoré d'une dernière mission. Aucune force ne pouvait l'arrêter... La neige effaçait ses traces. La tempête le drossait vers la mer ou cherchait à l'échouer sur les montagnes. Il ne se laissait pas rejeter hors de sa route...

C'est seulement au crépuscule, après neuf heures d'agonies successivement surmontées que par un dernier effort cruel il réussit à se hisser sur le pont de *Valiant*. Il pénétra dans la cabine. Le Dr Fox veillait à la clarté d'une chandelle et lisait son livre de prières. Mac Isaac s'allongea près de lui, remit le message, puis il griffonna sur une page de son carnet :

Fjord Negri, 31 août 1851.

« Elisabeth,

« Nous restons trois survivants et si la relève tarde plus de quarante-huit heures elle ne trouvera plus que cette lettre qui contient mes dernières volontés. Elle ne concerne que vous. Si je dois périr de faim et de misère sur cette côte abominable, ce message vous apportera la réparation de ma légèreté. Devant Dieu il vous proclame ma fiancée *in articulo mortis*. Vous penserez à moi comme

à l'époux que le Tout-Puissant vous a retiré avant le jour des noces parce qu'il n'était pas digne de vous. Si je suis sauvé ce sera dans de telles conditions que cette lettre parviendra en Angleterre avant moi. Elle constitue dans ce cas une promesse solennelle de mariage. Pardonnez mon silence obstiné à cet égard. L'amour de notre enfance me portait vers vous, mais nous étions si jeunes que je n'arrivais pas à prendre une décision, que je ne *voulais* pas prendre un engagement avant d'avoir accompli mes vingt ans. Il était plus tard que je ne croyais !

Je pose mes lèvres sur votre front si chaste en demandant à la miséricorde infinie de Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous rassembler encore une fois ici-bas.

« Duncan MAC ISAAC. »

Puis il rédigea l'adresse d'une main ferme :

Elisabeth Neil — Aux bons soins du Pasteur des orphelins Georges Muller — Bristol — Angleterre.

Au dehors, poussée par la tempête antarctique l'Armada de la relève pénétrait dans le fjord Negri avec ses coques de brume, ses voiles de neige.

***

Le capitaine Morshead envoya la bordée « à hisser les perroquets » malgré l'indignation respectueuse du Second. Au premier « williwaws » (1) on allait démâter, pour sûr ! Mais un vaisseau de Sa Majesté ne porte jamais assez de toile quand une expédition anglaise est en péril ! La frégate *Dido* filait 13 nœuds, courant « grand largue » sur le canal Cockburn vers le fjord Negri que le capitaine voulait atteindre avant la nuit.

(1) Rafale courte, brutale et très dangereuse, particulière aux canaux fuégiens.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre